

**B i b l i o t h è q u e**  
des  
**IDÉES**

**Écrits  
français**

par

**WALTER BENJAMIN**

*Présentés  
par J.-M. Monnoyer*

**nrf**  
**Éditions Gallimard**









*Walter Benjamin (à droite) avec Jean Selz et sa femme,  
sur la terrasse de la maison de J. Selz, à San Antonio, Ibiza, en 1933.*

© Archives Jean Selz.

## REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier Rolf Tiedemann, qui nous encouragea au début de ce travail.

Françoise Eggers s'est appliquée à traduire les Notices de R. Tiedemann, même lorsque nous ne pouvions les reprendre *in extenso*. En plus de cette tâche, parfois ingrate, elle a aussi traduit les *Paralipomènes* et *Variantes* de *L'Œuvre d'art* et de *Sur le concept d'histoire*. Sa contribution aura été déterminante dans la réalisation finale de ce volume.

Nous sommes aussi reconnaissants à Michel Salenson, qui a collaboré à la mise en forme de certains passages des brouillons de Benjamin.

La disponibilité de Jean Selz, qui nous ouvrit ses archives personnelles et nous accorda plusieurs entretiens, permit de retrouver l'une ou l'autre piste dans le maquis des interprétations. Nous remercions également Gisèle Freund, pour les renseignements qu'elle voulut bien nous donner.

Jean-Louis Leleu a révisé la traduction de la longue lettre d'Adorno mise au dossier de *L'Œuvre d'art* ; des améliorations sensibles y ont été apportées par cette lecture diligente.

## ABRÉVIATIONS

GS = *Gesammelte Schriften*, I-VII (suit l'indication de la page), Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 1972-1989 ; édités par Rolf Tiedemann, Hermann Schwepenhauser, Hella Tiedemann-Bartels et Tillman Rexroth ; pour le Band VII, avec la participation de Christoph Gödde, Henri Lonitz et Gary Smith (sept tomes en quatorze volumes). La pagination est identique pour la grande édition et l'édition de poche, dite *Werkaufgabe* (qui ne reprend que les quatre premiers tomes parus en 1974).

C. (1 et 2) = *Correspondance*, tomes 1 et 2, traduite par Guy Petitdemange, Paris, Aubier Montaigne, 1979. Suit l'indication de la page, et non le numéro de la lettre.

*Nota bene* : les crochets carrés ([ ]) signalent notre propre intervention, quand il n'est pas explicitement indiqué qu'il s'agit d'un éclaircissement dû aux éditeurs allemands ; les crochets aigus (< >) encadrent les passages biffés ou raturés par Benjamin dans les brouillons et variantes des *Paralipomènes*.

## INTRODUCTION

En dehors de son témoignage personnel, nous disposons d'assez maigres indices sur la présence à Paris de Walter Benjamin (1892-1940). La parcimonie des sources indirectes, qui nous apprendraient ce qu'y fut son existence concrète, semble indiquer que l'écrivain avait fondu son personnage dans une clandestinité relative. Humainement désarmé, celui qui se disait « stratège » dans le combat littéraire ne déserta la ville qu'aux premiers jours de l'invasion. On s'est parfois demandé si ses recherches l'avaient aveuglé sur le danger d'une catastrophe imminente, ou s'il se déroba au poids des circonstances derrière un travail acharné. Chez lui, sans doute, l'intellect s'était retranché en deçà des précautions élémentaires de la sauvegarde personnelle. Peut-être aussi l'opposition du destin et du caractère, étudiée dans l'un de ses textes de jeunesse<sup>1</sup>, mérite-t-elle d'être appliquée à son propre cas. Intimement persuadé que le rôle social de l'homme de lettres, en tant qu'individu, subissait un déclin irréversible, Benjamin infléchit la courbe de son *destin* particulier vers une recherche exigeante de l'anonymat, qui effectivement lui fut fatale, puisqu'il tomba dans le piège de la situation « illégale » que la police française avait tendu devant ceux qu'elle devait persécuter. Il en allait tout autrement quant à son *caractère*, à la fois absorbé et vigilant. L'angoisse cafardeuse de la misère lui répugnait aussi fort que l'indifférence pour ses travaux pouvait attrister l'érudit. Se considérant ainsi, non sans quel-

1. *Gesammelte Schriften* [désormais GS], II, 1, pp. 171-179, trad. M. de Gandillac, *Destin et caractère*, in *Mythe et violence*, Paris, Denoël, 1971, pp. 151-159.

que raison, comme un « vieux Parisien », il déploya une énergie désespérée pour se faire reconnaître du monde cultivé. Véritable gageure dans le climat de sauve-qui-peut idéologique où il vécut. Giraudoux, par exemple, qui avait aidé Annette Kolb en 1936, et facilité l'obtention du premier permis de séjour en France de Benjamin<sup>1</sup>, se montra ensuite bien peu compréhensif (en dépit d'une position administrative assez forte), alors qu'il lui devait la seule recension de *Bella* parue outre-Rhin<sup>2</sup>.

Un abîme, c'est l'évidence, séparait les deux hommes. Or ni Julien Green ni Gide ne mentionnent, eux non plus, le nom de Benjamin dans leurs *Journaux* respectifs, lui qui les fit connaître avant tout le monde en Allemagne, et quoique nous sachions qu'il les a rencontrés à plusieurs reprises. En revanche — si l'on veut comprendre cette existence semi-publique qu'a menée Benjamin —, il faut rappeler la forme de déclassement que provoquait nécessairement l'exil. Pendant longtemps les conditions d'accueil avaient été très favorables ; elles changèrent complètement, à partir de 1934 surtout, quand il projeta de se fixer durablement à Paris, du fait même de l'afflux des émigrants. Indésirables dans leur pays, et bientôt dans le nôtre, les Allemands qui avaient fui la montée du nazisme s'installèrent dans un provisoire indécent, habitant de petits hôtels et nomadisant comme ils purent. Forcé de produire devant les autorités un *curriculum*, rédigé en français, Benjamin dresse un inventaire de ses écrits et traductions, sans craindre d'avouer la relation étroite de son travail avec la culture de notre pays. L'éventail des personnalités citées pour sa défense (Célestin Bouglé, directeur de l'École normale supérieure, Lucien Lévy-Bruhl ou Jean Paulhan, en plus de Valéry, Aragon et Jules Romains) paraît à première vue impressionnant. Mais ce soutien pétitionnaire chichement mesuré par les intéressés n'eut pas d'effet sur la suite des événements. Pris à la lettre, sinon à cause même de l'attachement emphatique qui y était proclamé, le document révélait plutôt la contradiction du statut où se trouvait pris le grand essayiste berlinois<sup>3</sup>. À supposer qu'un fonctionnaire l'eût examiné, on trouvait dans ce dossier tous les éléments propres à éveiller le soupçon.

1. Gershom SCHOLEM, *Histoire d'une amitié*, trad. P. Kessler, Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 226.

2. GS III, pp. 34-37, *Der Querschnitt* (6), 1926.

3. GS VI, *Curriculum vitae*, pp. 222-225. Voir aussi in *Écrits autobiographiques*, trad. de Chr. Jouanlanne et J.-Fr. Poirier, Paris, Christian Bourgois, 1990, pp. 37-40.

Car Benjamin l'avait établi en forme d'une demande officielle, et cependant déjà trop tardive, de naturalisation. Nous sommes en 1938, et il escomptait l'appui direct de Roland de Renéville et de Jean Cassou. Il fut y joindre la liste des adresses où il avait habité depuis mars 1933. Ses onze déménagements au cours des quatre dernières années, de la rue du Four à la place Denfert-Rochereau — entrecoupés de séjours chez sa sœur, villa Robert-Lindet, dans le XV<sup>e</sup> arrondissement, puis au Danemark, dans le refuge de B. Brecht, près de Svendborg, enfin en Italie, où il était hébergé par son ex-épouse à San Remo — trahissaient moins le « tourisme » de fuite de certains opposants allemands que l'incapacité à démontrer une domiciliation durable, justifiée par un emploi quelconque. Notons que l'ambassade américaine, pour le même motif, lui refusera d'abord un visa d'entrée aux États-Unis. Les tracasseries de la préfecture de Police, subordonnant l'obtention du certificat de domicile à celle du certificat de travail, empêchèrent dans un premier temps sa demande d'aboutir. Benjamin était sans illusions, mais croyait qu'une « petite chance » ne devait pas être perdue. Du 1<sup>er</sup> octobre 1935 au 20 octobre 1937, il annonce donc avoir vécu 23, rue Bénard, chez une dame qui n'avait pas déclaré son locataire, ce qui compliquait les choses. C'est pourquoi il supplie d'abord Horkheimer d'attester qu'il faisait partie depuis l'été 1934 des collaborateurs réguliers de l'Institut pour la recherche en sciences sociales<sup>1</sup>. Le désir de ménager le « milieu » littéraire parisien restait toutefois chez lui obsédant. Adorno avait durement attaqué *La Mante religieuse* de Roger Caillois dans le n° 7 du *Zeitschrift* (le bulletin de l'Institut, édité à Paris). Benjamin crut bon de critiquer sévèrement les pages de *L'Aridité*, parues dans le deuxième cahier de *Mesures*. Or dès qu'il apprit que Caillois était, nous dit-il, « à tu et à toi » avec Roland de Renéville, alors attaché au cabinet du garde des Sceaux, qui s'occupait d'intervenir en sa faveur, il pria Horkheimer, le 17 novembre 1938, de faire suivre sa recension de l'un de ses pseudonymes<sup>2</sup>. Ce souci d'éviter les recouplements définit exactement l'art maladroit qu'il mettait aux soins bien

1. Lettre à M. Horkheimer du 28 mai 1938, citée dans GS VI, p. 775 ; in *Écrits autobiographiques, op. cit.*, pp. 379-380.

2. (En fait, l'anagramme : J.E. Mabinn), GS VI, p. 776 ; R. de Renéville était secrétaire du Bureau des naturalisations au ministère de la Justice.

plus urgents de sa conservation. Les chicanes bureaucratiques se prolongèrent plusieurs mois, par suite du va-et-vient de son dossier entre le ministère et les services de police. Une lettre du 18 avril 1939 éclaire soudain d'un jour dramatique ce qui motivait pratiquement l'impuissance de Jean Cassou, de qui il apprenait que sa demande était toujours pendante parmi les quatre-vingt-dix mille dossiers entassés à la préfecture<sup>1</sup>. Décidé en haut lieu, cet encombrement préparait le décret du 1<sup>er</sup> juillet qui scella son destin : Benjamin n'échappera plus à l'opprobre du statut de « réfugié »<sup>2</sup>. À l'automne 1939, il fut pris dans la rafle de Colombes et déporté au camp de Nevers.

L'échec des bonnes volontés de tous bords qui tenteront encore de le sauver quelques mois avant l'exode n'en donne que plus de relief à l'incompréhension sournoise des intellectuels français, dont Manès Sperber s'est plaint en termes éloquents. Il serait injuste d'en minimiser le poids. Pour ces derniers, les nouveaux venus n'étaient que d'encombrants témoins de la barbarie nazie, qui se regroupaient en cénacles plus ou moins comploteurs, et qu'on eût tôt fait de désigner comme les coupables de la démoralisation de l'Allemagne weimarienne. Voici comment, à titre d'exemple, Benjamin analyse trois ans plus tôt les répercussions de son essai sur *L'Œuvre d'art*, à la suite d'une rencontre avec Malraux, qui en avait fait peu avant l'éloge dans son discours *Sur l'héritage culturel*, prononcé au Congrès des écrivains de Londres : « Il alla jusqu'à me laisser entrevoir de faire plus expressément référence à l'article dans son prochain livre manifestement théorique. J'en serais naturellement heureux. Mais on ne doit pas oublier la très grande vivacité de Malraux ; ses projets souvent impulsifs n'arrivent pas tous à exécution. En outre, l'article a donné matière à discussion entre Jean Wahl et Pierre-Jean Jouve qui est un poète de valeur. Je n'y assistais pas ;

1. *Id.*, et de même in *Écrits autobiographiques, op. cit.*, p. 381.

2. Voir B. Vormeier, « Législation répressive et émigration », in *Les Barbelés de l'exil*, Grenoble, P.U.G., 1979, pp. 155-168. L'année suivante, c'est Henri Hoppenot (1889-1977), le diplomate, directeur du département Europe au Quai d'Orsay, un ami prévenu par Adrienne Monnier — lequel, précisément, fera sortir Benjamin du camp de Nevers —, qui de nouveau interviendra en mai pour Kracauer et sa femme en même temps que pour lui, leur évitant la convocation au stade Buffalo en banlieue. Benjamin et Koestler purent quitter Paris en juin 1940 (Adrienne MONNIER, *Trois agendas*, texte établi et annoté par Maurice SAILLET, Le Mesnil-sur-l'Estrée, 1960, pp. 26-31).

on me l'a rapporté. (...) Je sais enfin que Jean Paulhan, le rédacteur en chef de la *N.R.F.*, a été averti de ce travail. On lui a suggéré de lui consacrer une note dans la revue. Mais je doute qu'il le fasse. Le monde autour de la *N.R.F.* a cette imperméabilité qui spécifie depuis toujours une catégorie de cercles tout à fait déterminés, et trois fois plus s'ils sont littéraires<sup>1</sup>. » Ces doutes étaient légitimes : Malraux utilisa plus tard le texte de Benjamin en en trahissant le sens ; Paulhan conserva la même curiosité expectante qu'il avait montrée devant l'écrit sur *Bachofen*. Réunir aujourd'hui les *Écrits français* que Benjamin arracha à sa solitude, faisant face au climat d'hostilité et à l'ostracisme d'une partie de la profession, s'imposait, nous semble-t-il, du fait de l'extrême discrétion de leur auteur sur ce qui était son état misérable d'alors : presque tous les émigrants se sont défendus par le biais de l'autobiographie, et non sur le terrain de la théorie. Ensuite, parce qu'il est peu de pages, écrites dans un idiome étranger, que leur profondeur n'ait ainsi protégées envers et contre les circonstances où elles ont été composées. Injustement puni dans son attachement à la France par l'interdiction de séjour qui allait le condamner à mort, Benjamin a rompu son isolement en brisant un interdit linguistique.

Observons aussi qu'il ne fraya pas beaucoup avec ses compagnons d'infortune. Il n'était évidemment pas le seul émigrant francophone d'un certain renom, encore qu'il n'y eût personne qui situât à sa façon sa propre activité de recherche à l'intérieur de la langue française. Sa personnalité avait toujours été, à Berlin même, réfractaire aux comportements typiques du « cabaret » expressionniste, à l'esprit des cénacles et des clubs. Il écrit pourtant à Scholem, au début de son installation à Paris, en 1934 : « Je n'ai pratiquement jamais été aussi isolé qu'ici. Si je cherchais les occasions de m'éterniser au café avec les émigrants, il me serait aisé de m'en procurer. Mais je les évite. (...) S'y ajoute qu'en pénurie complète de ressources, on fait toujours bien de chercher cet anonymat que donne une grande ville<sup>2</sup>. » Il n'y a pas à s'étonner vraiment, malgré son engagement politique, qu'il ait eu des rapports aussi tendus avec les membres du K.P.D., le Parti communiste allemand, d'un stalinisme orthodoxe. Sa complexion anarchisante (bien que profon-

1. *Correspondance* [désormais C.] (2), pp. 210-211 (le 10 août 1936).

2. C. (2), pp. 108-109.

dément humaine et solidaire) le rendait hostile à toute déclaration intempestive qui aurait pu inquiéter la tolérance fragile dont il se savait bénéficier, et que la poursuite de ses recherches à la Bibliothèque nationale — comme s'il y avait là une enclave inexpugnable dans la guerre de « position » qu'il entendait mener — l'obligeait à préserver. En plein Front populaire, il fut parmi les observateurs incrédules face aux illusions de la classe politique parisienne<sup>1</sup>. Ainsi est-ce assez tardivement (en 1939) qu'un mandat de recherche sera établi par la Gestapo, après la parution d'un article à Moscou, dans la revue *Das Wort*. À la différence de certaines des personnalités bruyantes de l'émigration, comme Alfred Döblin ou Heinrich Mann, l'homme s'était fait de l'incognito un genre d'ascèse personnelle.

On s'explique mal sans cela la vivacité inquiète du penseur, sentinelle postée à l'avant-garde du mouvement social, que tenaillait un goût presque maniaque du secret. Nous reproduisons en appendice le portrait qu'a laissé de lui Adrienne Monnier, la confidente et l'amie des mauvais jours. Sa politesse prussienne, nous dit-elle, en faisait quelqu'un de « fort sérieux et fort poli, naturellement et d'un abord cérémonieux », tandis qu'il demeurait pleinement « juif par sa figure intelligente où se lisait la ruse du sage », avec « quelque chose de farouche curieusement mêlé de bonhomie ». Ce n'est point que son individu aurait été composé de deux natures contradictoires. Mais Benjamin incarnait un type, si l'on ose dire, aussi plastique intellectuellement qu'il était moralement intraitable. En témoigne, parmi d'autres réactions, sa réprobation véhémement lorsque l'organe culturel du K.P.D., *l'Internationale Literatur*, le mentionne comme un disciple de Heidegger<sup>2</sup>. Fût-ce devant Adorno, le seul de ses amis qui lui soit resté fidèle en dépit de tout — bien que celui-ci n'ait pas manqué de le rapprocher également de Heidegger dans les années soixante<sup>3</sup> —, Benjamin n'aura cédé d'un pouce, s'accrochant invariablement à telle ou telle de ses proposi-

1. Sur ce sujet, voir Chr. KAMBAS, « Actualité politique : le concept d'histoire chez B. et l'échec du Front populaire », in *Walter Benjamin et Paris*, Paris, Le Cerf, p. 278.

2. Lettre à Gretel Adorno du 20 juillet 1938, C. (2), p. 258.

3. Notamment dans le *Jargon der Eigentlichkeit*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, pp. 11-12; trad. franç. E. Escoubas, *Le Jargon de l'authenticité*, Paris, Payot, 1989, pp. 10-11.

tions qui n'étaient pas synthétisables de façon univoque. Le refus du dilettantisme esthétique — il n'avait rien en soi de déshonorant (Carl Einstein, qui connut un destin similaire, se jeta dans le gave de Pau en 1940) — se comprend chez lui de ce que Benjamin représentait l'Allemagne dans ce qu'elle a de plus universel, au moment où son pays subissait un effondrement sans précédent des valeurs « éclairées ». Il combattit la posture des « hommes d'esprit » et des gauchistes dandys, qui crurent se dresser en rempart contre la marée brune, convaincus à peu de frais de porter en exil la bannière de la « meilleure Allemagne »<sup>1</sup>, mais il a défendu pour lui-même le programme du matérialisme dialectique au détriment de l'héritage culturel de sa classe et par l'emploi des armes qu'elle avait jadis forgées. À un stade de sa vie où la bibliomanie ne semblait plus de saison, il disputa chèrement à Gisèle Freund le *Gickel, Gackel et Gokeleia* de Brentano, joyau de l'édition romantique. En 1938 encore, nous le savons très assidu aux séances du Collège de sociologie<sup>2</sup>. Ses tuteurs new-yorkais, de qui dépendaient les ressources, fort insuffisantes, qui lui étaient allouées, doutèrent alors un moment de la pertinence de ses catégories. Intraitable, Benjamin le fut en somme jusque dans la souplesse avec laquelle il se retirait, quand lui était opposée une compréhension réductive de ce qu'il nommait « l'élimination de la magie »<sup>3</sup>. La poésie conceptuelle de ses écrits nous en administre la preuve : certes, ils visent la tentation fallacieuse d'une *littérature pure* — y compris de ce « roman pur » que Gide avait ébauché dans *Les Faux-Monnayeurs*<sup>4</sup> —, mais par le biais d'une expression apurée justement de tout dogmatisme. En eux, l'image paraît comme libérée de l'imagination. S'ils sont désenchantés à cet égard, ils contestent par leur méthode la forme habituelle de la prose érudite et savante, aussi bien que le procès naturel de l'exposition philosophique.

1. *Linke Melancholie*, GS III, pp. 279-283, *Die Gesellschaft* (8), 1931 ; *Der Irrtum des Aktivismus*, *ibid.*, pp. 350-352, *Frankfurter Zeitung*, 19 juin 1932.

2. Selon le témoignage de H. Mayer, B. aurait dû y faire un exposé sur la « mode » (voir D. HOLLIER, *Le Collège de sociologie*, Paris, Gallimard, 1979). On consultera aussi S. LACKNER, « Von einer langen schwierigen Irrfahrt », *Neue deutsche Hefte*, 26, 1979.

3. B. WITTE suppose que ce programme ne pouvait être rempli, *Walter Benjamin, une biographie*, trad. A. Bernold, Paris, Le Cerf, 1988, p. 156.

4. *Krisis des Romans*, GS III, pp. 231-232.

« Figure en défense, abritée autant que possible », nous dit de lui Adrienne Monnier. Elle consacre un bref passage au chef hardi qui le coiffait : « Les cheveux, là et sur toute la tête, se dressaient comme les flammes d'un buisson ardent. » « Dans le port de tête, remarque Klossowski, Benjamin avait l'allure de *Chantecler* : le chant du coq, qui sonne le *réveil de tous les esprits libres* ». Gisèle Freund est frappée par ses petites mains, ses lèvres rouges, sa démarche pataude et fatiguée. Il semble en effet que Benjamin boitait dès le retour d'Ibiza. Sur l'un des nombreux clichés qu'elle fit de lui, republié récemment en couleurs dans le volume *Itinéraires*, la pose presque rhétorique (celle de l'écrivain cerné dans son cabinet) est subvertie de l'intérieur de façon très étrange, illustrant ce mot à l'emporte-pièce : « Il n'y a pas de travailleur intellectuel », que lui-même avait eu face aux gesticulations de Kurt Hiller. D'une main presque délicate, Benjamin soutient le haut de son visage (« pour former un auvent », avait noté Adrienne Monnier), et ainsi que le voudrait un œil photosensible, il fixe avec certaine peine l'axe de l'objectif. Si la charge d'une oppression formidable déséquilibre l'image en gros plan sous le poids énorme du front, enfermant la tension prophétique de l'intellectuel, mais alourdi de lassitude et de colère, la face nocturne de cette figure compacte montre aussi l'obstination mutine de l'enfant que sa névrose n'avait pas corrompue. Bataille aurait dit, en boutade, du contraste même que ce visage accusait : « un enfant à qui on a collé des moustaches ». Werner Fuld ajoute pertinemment que Benjamin portait un regard érotique sur le livre et le jouet<sup>1</sup>. L'impression de pénétration que nous évoque ce regard, plus que celle d'une clairvoyance authentique, ne permet pas de supposer qu'il ait été d'un caractère affable. Les yeux humides et sans expression concentrent sur l'angle aigu du champ visuel ce rayon « spécial » dont a parlé Proust, qui ruisselle sur les objets les plus humbles. Adorno a tiré la formule la plus heureuse de cette impression, quand il souligne le point de vue « micrologique » adopté par Benjamin, « la couleur toute particulière de sa concrétisation »<sup>2</sup>. Seule une chose, selon sa propre formule, pouvait répondre de pareil vis-à-vis.

1. W. FULD, *Walter Benjamin, zwischen den Stühlen, Eine biographie*, Munich, Hanser Verlag, 1979, p. 28.

2. In *Notes sur la littérature*, trad. S. Muller, Paris, Flammarion, 1984, p. 405.

Une autre photographie, prise à Pontigny, où il alla prononcer la conférence que nous éditons, intitulée simplement *Notes sur les « Tableaux parisiens » de Baudelaire*, mérite pourtant de lui être comparée, parce qu'elle fait sentir l'ingénuité débonnaire du savant. Il y saisit une fleur au bord de la rivière : le refus de toute sentimentalité se trahit alors de façon justement touchante chez ce bonhomme légèrement voûté et devenu corpulent. Nulle part le surnom de jeunesse d'« Antiochus Épiphanes » ne s'appliquerait mieux<sup>1</sup>. Songeons à ce propos à son contraire absolu : Jünger herborisant dans le Paris occupé. Pendant les années sombres, Benjamin résista en France de toute sa nervosité et puisa dans sa force créatrice une puissance d'inertie peu commune. Les rôles du journaliste et du philosophe neutralisent en son sein leur opposition : mieux que la solitude du publiciste, l'acuité prémonitoire dans la saisie du présent, grâce à lui subitement éclairé d'un jour très ancien, incline à comprendre qu'il séjourna aussi longtemps et aussi dangereusement à Paris, désargenté, inconnu et affaibli. Le paradoxe à évoquer la singularité de son attitude vient simplement ici du modèle du *penseur privé*, qu'il a si ardemment combattu, et dans sa personne même. Sur ce point les analyses de Hannah Arendt et d'Adorno s'opposent terme à terme. Selon la première, l'« écrivain indépendant » et le collectionneur étaient inadaptables au sol aride de la capitale française. Pour le second, s'il avoue que « l'aspect idiosyncrasique de son propre esprit (...) s'avérait chez lui être l'instrument de la rigueur », c'est en affirmant ailleurs, au sujet de son incapacité à s'intégrer, qu'elle n'était pas « le signe de la faiblesse de l'homme seul » : « elle annonce une vérité : la reconnaissance que la réflexion privée est insuffisante, tant qu'elle est séparée de la tendance objective et de la *praxis* qui vise à changer les choses »<sup>2</sup>. Or il n'est pas nécessaire, cela dit, d'invoquer une sorte d'ambivalence psychologique de sa part. La résistance opiniâtre aux concessions ordinaires, le défaut de tactique, le peu d'entregent dans les relations avec autrui ne font que confirmer l'exactitude stratégique de sa position. Cette stratégie lui fit, à Paris même, œuvrer pour la défense de Brecht avec courage et détermination. On peut

1. Lettre à Scholem du 2 décembre 1921, C. (1), p. 262.

2. « Portrait de Walter Benjamin », in *Prismes*, trad. G. et R. Rochlitz, Paris, Payot, 1986, p. 202 ; et *Notes, op. cit.*, p. 410.

dire qu'elle alla plus loin peut-être que ne le voulait son engagement sur un mode strictement « heuristique » et « expérimental » en faveur du communisme <sup>1</sup>, mais qu'elle ne s'accompagna jamais d'un credo proclamé, ainsi qu'il s'en explique devant Scholem <sup>2</sup>.

Après sa libération du camp des travailleurs volontaires de Nevers, fin novembre 1939, Benjamin retrouva la chambre qu'il sous-louait au docteur Fraenkel, 10, rue Dombasle, bien que dans un régime de précarité aggravé. Même alors, lui-même ne se départit point de cette inconscience apparente qui mettait son travail à l'abri : il accomplissait jusqu'au bout le procès de mimétisation de l'intellectuel qui consiste à se fondre dans le paysage du livre, comme pour fixer avec intensité le prédateur et l'agresseur au lieu de le fuir. On ne pourra parler ensuite de l'homme traqué, errant sur les quais de Marseille, craignant d'être remis aux autorités allemandes, et cardiaque au demeurant, de ce *Komischer Kauz* qu'évoque Lisa Fittko <sup>3</sup>, sans y mêler un brin de compassion pour la victime. Certains ont conclu que sa démarche était suicidaire au premier degré, mélange d'aveuglement et de témérité le conduisant au péril. Mais la volonté d'achever, autant qu'il était possible à Paris, le travail sur *Les Passages*, culminait justement dans le sentiment que toute une vie se dissolvait dans cette entreprise ; qu'avec elle il quittait la scène d'un siècle où il avait marqué les symptômes de déclin, puis l'écroulement de la littérature bourgeoise. Ses catalogues de citations sont autant de fiches signalétiques d'une population entière : marchands des quatre saisons, concierges, hygiénistes et préfets, vendeurs de tissu, grisettes, financiers et graphomanes de toute nature dont la rumeur se retire dans son grand livre final. Les essais que nous publions ci-dessous doivent être lus telles des avancées partielles vers l'objectif final, puisqu'il rédigea certains d'entre eux *in extremis* dans notre langue, une fois qu'il se sentit pratiquement immergé sous le murmure de cette grandiose conque marine qu'était devenue pour lui la bibliothèque de la rue de Richelieu.

1. Sur cet aspect, G. SCHOLEM, *op. cit.*, pp. 185-192.

2. Lettre à Scholem du 6 mai 1934, C. (2), p. 113.

3. « Ce drôle de type — *this curious eccentric* », GS V, 2, p. 1190. Lisa Fittko raconte, en particulier, que Benjamin s'était déguisé avec son ami en matelot français pour tenter de fuir sur un cargo ; mais la ficelle était trop grosse, et les deux hommes furent vite démasqués.

PREMIÈRE APPROCHE  
DE LA «VILLE-MIROIR» :  
LA PÉRIODE DES TRADUCTIONS  
DU FRANÇAIS

Si beaucoup d'écrivains de la République de Weimar ont subi le charme de l'attraction parisienne, décrivant leur relation avec Paris, bien avant l'émigration, dans les formes d'un discours sentimental, Benjamin n'y a pas naïvement succombé. Cette effervescence pouvait intriguer un Curtius, captiver Walter Mehring, Tucholsky même, qui se voulut *Spreepariser*. Son cas propre est différent, puisqu'il relève d'abord d'une connaissance relativement précise des œuvres et des courants qui le fascinaient, le courant surréaliste en particulier. Il écrira le 1<sup>er</sup> août 1928 : « De plus en plus je rencontre chez de jeunes auteurs français des passages qui trahissent, ne serait-ce que par des fluctuations et des méprises, l'influence sur leur itinéraire d'un pôle, d'un magnétisme qui affole leur boussole : c'est sur lui que je règle ma course<sup>1</sup> ». Benjamin s'était « enfui » à Paris pour la première fois à la Pentecôte 1913, y découvrant le « miracle », comme il le dit d'un mot<sup>2</sup>. Pendant la guerre, qu'il ne fit pas, séjournant à Munich et en Suisse, il lit Baudelaire, dès janvier 1915, et conçoit aussitôt le projet de le traduire. Ce n'est pourtant que deux ans plus tard que son adaptation des *Fleurs du mal* sera sérieusement mise en chantier, peu avant, semble-t-il, qu'il ne se procure la version allemande qu'avait éditée Stefan George, qui servira de repoussoir à la sienne<sup>3</sup>. Une initiative aussi risquée, non justifiée par un impératif « alimentaire », eût frisé l'amateurisme, si Benjamin ne l'avait accompagnée d'une exigence spéculative authentique. Et de fait, l'étude splendide qu'il rédige alors : *Sur le langage humain et le langage en général*<sup>4</sup>, comporte une théorie embryonnaire de

1. À Scholem, C. (1), p. 436.

2. À E. Schoen, 30 août 1913, *ibid.*, p. 84.

3. À Scholem, 31 janvier 1918, *ibid.*, p. 158.

4. GS II, 1, pp. 140-157 ; traduite par M. de Gandillac, in *Mythe et violence*, *op. cit.*, pp. 79-98.

la traduction, dont tout le reste de son travail a plus ou moins dépendu.

D'Iseltwald, il écrit à E. Schoen : « Depuis que je suis ici (...) j'ai grande envie de me plonger dans les courants intellectuels français, sans perdre pour autant la conscience du spectateur. Je lis sans choisir, simplement pour entrer en contact (...). J'ai la *Nouvelle Revue française*. Elle contient pour moi bien des choses dont l'analogue en allemand me serait transparent jusqu'à la fadeur ; certaine épaisseur encore, une obscurité colorée, et d'y mettre un peu de lumière me fait avancer (...). La revue est en train de publier par extraits l'essai de Péguy sur Descartes. Enfin je lis avec la plus grande curiosité, parfaitement détachée, ce que des personnalités comme Gide disent de l'Allemagne. Il me semble observer dans ce monde une loyauté qui fait plaisir, sans toutefois y voir très clair. Ici, je reste en contact avec certaine fibre du "présent", ce que l'allemand ne me donne plus guère. Connaîtriez-vous les nouvelles publications de Jammes<sup>1</sup> ? » En septembre 1919, il proposera une courte interprétation de *La Porte étroite*. Mais la tâche de restituer en allemand les poésies de Baudelaire demeure ce qui l'occupe en priorité tout le long de l'année 1920. Werner Fuld, son biographe, s'il est parfois tenté d'exagérer les paradoxes, ne se trompe pas quand il écrit que Benjamin trouva dans l'édition Crépet sa « patrie d'élection » (*Wahlheimat*), que pour lui le « présent » ne pouvait être qu'à Paris, et non certes en Palestine<sup>2</sup>. À la fin de l'année un terme est mis à la traduction des *Tableaux parisiens*, le traducteur projetant même le 12 décembre de faire un cours privé sur Baudelaire. Revenu à Berlin (« Je ne suis plus en Allemagne qu'avec moins de la moitié du cœur », avoue-t-il déjà), il continue d'agrandir sa bibliothèque française avec un soin jaloux. Neuf années se seront écoulées, remarquera amèrement Benjamin le 13 janvier 1924, quand l'éditeur Weissbach consent enfin à éditer le travail longuement mûri de sa version des *Fleurs du mal*<sup>3</sup>.

La nouvelle « fuite » à Capri, au printemps de cette année 1924, le verra souvent se divertir de la thèse sur *L'Origine du drame baro-*

1. C. (1), le 24 juillet 1919, p. 197.

2. W. FULD, *op. cit.*, p. 95.

3. À Hugo von Hofmannsthal, C. (1), p. 302. Benjamin reconnaît que sa traduction est « naïve » du point de vue de la métrique.

que allemand par d'autres commandes qui lui étaient faites à l'instigation de Rowohlt : la traduction d'un texte de Tzara, *La Photographie à l'envers*, ou de la première partie d'*Ursule Mirouët*<sup>1</sup>. À Naples, il achète l'*Exégèse des lieux communs* de Léon Bloy, puis *Juliette au pays des hommes* de Giraudoux, livre qui lui restera cher jusqu'au bout. Les « clignotants communistes » qui s'allument alors ne l'empêchent nullement de compléter sa documentation dans les pages de *L'Action française*, dont le spectacle d'un rassemblement fasciste, à Pérouse même, lui fournit, dit-il, « l'illustration » manquante. De retour à Berlin, le *Corydon* de Gide est sur sa table. Il prévoit un moment de « dissiper [son] attente » à Paris, tant l'inquiète l'accueil que sa thèse va rencontrer. Mais ce vœu ne sera exaucé qu'après de longs détours. Hofmannsthal lui suggère comme dérivatif de travailler sur le texte encore provisoire d'*Anabase* de Saint-John Perse. « Actuellement, je suis plongé dans une curieuse œuvre poétique française, *Anabase*, d'un jeune pseudonyme, que je traduis à la place de Rilke. À l'origine, c'est lui qui avait été présenté pour la version allemande. Mais sans rien nier de son admiration, il s'est ensuite rétracté et ne veut écrire qu'une préface pour une publication ultérieure. Je ne considère pas que la chose ait de l'importance. La traduction est d'une extraordinaire difficulté, mais elle vaut la peine, parce que le petit "poème en prose" est honoré de fort belle manière<sup>2</sup> ». Groethuysen, qui devait y collaborer, apparaît là pour la première fois, qui n'allait pas se révéler à Paris — en dépit du respect mutuel que les deux hommes se vouaient — l'interlocuteur que privilégia Benjamin.

Le désir de « lier les littératures allemande et française » ne l'est plus sans raison, et peut désormais être présenté ouvertement à Rilke tel un besoin. Or l'échec douloureux de la tentative d'habilitation, révélé dans la lettre à Scholem du 21 juillet 1925, après la mort de

1. « Die Photographie von der Kehrseite » a paru dans la revue *G - Zeitschrift für elementare Gestaltung*, cahier 3, en juin 1924.

2. C. (1), à Scholem, 20/25 mai 1925, p. 348. Saint-John Perse a ensuite différé la publication d'*Anabase*, qui n'eut lieu qu'en 1945. « Retravailleée », la traduction de B. et Groethuysen parut dans *Das Lot*, en octobre 1950. Adrienne MONNIER (*Trois Agendas*, op. cit., p. 26) signale que Benjamin tenait son exemplaire d'*Anabase* de Rilke en personne, avec quelques essais de traductions de ce dernier (il le lui avait envoyé avant de mourir). Il en fit présent à Henri Hoppenot, pour le remercier de son intervention.



WALTER BENJAMIN

## Écrits français

présentés et introduits par J.-M. Monnoyer

Le dossier ici réuni rapproche des textes aux sujets variés, certains devenus classiques, comme *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée*, d'autres plus rares ou pratiquement inconnus du public français : le premier exposé de ce qui devait devenir *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, une étude sur les « Tableaux parisiens » de Baudelaire, telles autres sur *Les Allemands de quatre-vingt-neuf*, ou sur l'épopée et le roman.

Tous appartiennent à la dernière période de la vie de Walter Benjamin, en exil en France de 1933 jusqu'à son suicide en 1940, quand il ne put obtenir de visa pour passer en Espagne. Il s'agit tantôt d'écrits qu'il rédigea directement en français comme les cinq fragments d'*Enfance berlinoise* ; tantôt de traductions auxquelles il a directement collaboré.

Ces treize essais ont été choisis par les éditeurs à partir de la grande édition allemande des *Œuvres complètes*, de façon à présenter, à travers un parcours chronologique, une image aussi précise que possible de la relation riche et complexe que Walter Benjamin entretient avec la langue et la littérature françaises, de Baudelaire à Proust, de Paul Valéry aux surréalistes.

Les savantes notices de Jean-Maurice Monnoyer et sa forte présentation générale en précisent les conditions d'apparition et la portée d'ensemble. On y a joint des témoignages et des portraits qui éclairent le personnage, ceux de l'historien d'art Jean Selz, de Gisèle Freund et d'Adrienne Monnier.



9 782070 721276



91-II A 72127 ISBN 2-07-072127-2

180 FF tc  
27,44 €

Extrait de la publication